

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.859 — QUARANTIÈME ANNÉE — SAMEDI 16 JANVIER 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 — Marseille

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 3 Mois 9 fr. 6 Mois 17 fr. Un An 30 fr.  
Autres départements et l'Algérie 3 Mois 11 fr. 6 Mois 20 fr. Un An 35 fr.  
Étranger (Union postale) 3 Mois 12 fr. 6 Mois 22 fr. Un An 38 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. — Réclames : 2.75 — Faits divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. — Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'agence Hézvas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

Très prochainement

## Le PETIT PROVENÇAL

publiera

## SOLDATS DE FRANCE

grand roman nouveau

de JULES MARY

## Le Rôle de la France

Sous ce titre : « Le Rôle de la France », 43 ans de politique pacifique et conciliante envers l'Allemagne 1871-1894, mon ami Pierre Albin, bien connu des lecteurs du *Petit Provençal*, vient de publier une brochure, que je voudrais bien voir lire et propager non seulement en France, mais encore, mais surtout, à l'étranger. L'opuscule paraît à son heure.

Les choses ne vont pas précisément comme l'avait espéré et prévu l'Allemagne. Ecraser en quelques semaines la France, refouler la Russie dans ses steppes, imposer à l'Europe terrorisée et désormais servie l'hégémonie allemande, c'était un beau rêve. Par l'offensive brusquée la réalisation devait être apparemment facile. Depuis la bataille de la Marne tout est changé. Le vent de la défaite a soufflé sur les armées du « kaiser ». A la fièvre assurée des premières semaines ont succédé l'incertitude, l'hésitation, le doute. Les hordes teutonnes n'ont pris ni Paris, ni Calais, sur le front occidental, et les tentatives contre Varsovie, sur le front oriental n'ont pas mieux réussi. On ne se « rue » plus aujourd'hui, on se « terre ».

Un changement dans les opérations militaires a répondu un changement dans les attitudes de la diplomatie. Au début, la chancellerie allemande se préoccupait fort peu de l'opinion mondiale. La conscience universelle gênait peu le « kaiser » et son entourage. Les neutres des cinq parties du globe pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient du mépris du droit des gens affecté par l'empire germanique, de la violation du Luxembourg et de la sublime Belgique, de l'agression brutale de la France et de la Russie, des atrocités sans nom commises en Belgique et en France, la victoire des armées allemandes ferait tout oublier. On s'incline si respectueusement devant le plus fort. Le « kaiser » oubliait que, suivant le vers du poète :

La gloire efface tout... tout, excepté le crime.  
A plus forte raison quand le crime subsiste sans la gloire. Or, sur la victoire on ne compte plus. Tout au plus espère-t-on à une paix honorable. Les coups de sonde indirectement donnés de ci de là ne témoignent-ils pas d'une certaine lassitude ? Tandis que l'ardeur d'attaque se ralentit dans les armées germaniques, l'activité de la diplomatie demeure la Cour de Berlin mobilise les « intellectuels ». Savants, littérateurs, artistes, les Lasson et les Ostwald, sont invités à démontrer que c'est la France qui a voulu la guerre, la France, puis la « sauvegarde » Russie qui l'a entraînée, puis l'Angleterre dont le féroce « égoïsme » a déchaîné l'horrible fléau. L'agneau allemand dépeçé par les loups de la Triple Entente ! Et une propagande aussi active qu'impudente a été entreprise dans tout l'univers. Elle se poursuit avec autant de méthode que de cynisme.

C'est que les tenants de l'Empire commencent à s'apercevoir que le Droit et la Justice sont aussi des « forces ». Forces morales qui peuvent subir un moment d'éclipse, mais qui finissent toujours par l'emporter sur la force matérielle. Les brutalités de la violence n'effacent pas le rayonnement de l'idée. On a compris à Berlin qu'il était temps de braver moins audacieusement la conscience du genre humain et de se concilier, si cela est encore possible, les sympathies des spectateurs de la plus grande guerre qui ait encore désolé le monde. On s'y essaie par l'organe des ambassadeurs accrédités auprès des puissances neutres, par les brochures, par les journaux... remplis qui déshonorent toutes les nations, prompts à se laisser emporter par le « mulet chargé d'or », dont parlait Philippe.

Peine perdue. Tout cet échafaudage de mensonges ne parviendra pas à changer ce qui est. Non, les rôles ne seront pas renversés. L'empire d'Allemagne portera devant l'histoire la responsabilité écrasante du conflit européen. A lui seul incombe cette responsabilité. Le message si élevé du président Poincaré et la déclaration, d'une implacable logique, de M. le président du Conseil, ont ruiné d'avance, dans l'inoubliable journée du 4 août, tous les sophismes par lesquels la diplomatie la plus tonitruante et la plus perfide s'évertuait à donner le change. Que si des doutes avaient encore subsisté, le « Livre Jaune » aurait achevé de les dissiper.

Mais « Livre Jaune », « Déclaration » et « Manifeste » visent surtout les incidents et les faits qui ont immédiatement précédé la guerre et qui l'ont déterminée. La propagande germanique tend à faire remonter plus loin et plus haut

les causes du conflit. Depuis 1870, la France n'aurait pas cessé un jour de préparer la revanche. Elle y aurait travaillé avec un infatigable esprit de suite. C'est elle qui serait responsable de cette « paix armée » contre laquelle nous nous sommes si souvent élevés à cette place même. Ses mauvais procédés, sa politique de méfiance, de piqûres d'épingle, de provocations sournoises et de menaces déguisées, voilà les origines de tout le mal. En admettant donc que la France n'ait pas été l'agresseur — ce que la haute « kultur » allemande conteste contre toute évidence et contre toute bonne foi — c'est elle qui, par ses agissements, l'a rendue inévitable et doit par conséquent en porter la lourde responsabilité.

C'est à cette accusation, aussi mensongère que l'autre, que répond la brochure de mon ami Pierre Albin. Ni de loin ni de près la responsabilité de la France dans l'effroyable conflit n'est et ne saurait être engagée. Que peut-on lui reprocher ? Serait-ce, dès le lendemain de la guerre de 1870, d'avoir travaillé, dans le recueillement et le silence, à reconstituer son armée, à restaurer ses finances, c'est-à-dire d'avoir résolu ment poursuivi son relèvement matériel et moral ? Serait-ce d'avoir cherché, dans l'acquisition d'un riche domaine colonial, une diversion à ses malheurs sur le Rhin, un aliment à l'activité de ses enfants, des débouchés à son commerce et à son industrie ? L'Allemagne elle-même n'a-t-elle pas encouragé, poussé nos hommes d'Etat dans cette voie ? N'est-ce pas Bismarck qui a dit : « Il faut laisser le sable africain à gratter au coq gaulois » ? Serait-ce d'avoir répondu à la constitution de la Triple Alliance par la Double Alliance franco-russe d'abord, puis par le rapprochement de la France et de l'Angleterre, puis par l'Entente Cordiale, devenue de jour en jour plus étroite, puis par l'accord de la Grande Bretagne et de la Russie ? Ces événements historiques, dont les circonstances présentes soulignent la haute portée, n'ont-ils pas été déterminés par l'attitude toujours plus arrogante de l'empire allemand, par ses prétentions ouvertes à l'hégémonie mondiale ? L'équilibre n'était-il pas rompu au détriment des nations qui ne faisaient pas partie de la Triple ? Quoi de plus naturel que les autres demandassent à un rapprochement entre elles, les moyens de le rétablir ? Simple mesure de prudence et de précaution.

La vérité c'est que les mauvais procédés vinrent toujours de l'Allemagne. La vérité, c'est que, cinq ans à peine après nos désastres, le chancelier de Fer trouvait déjà trop rapide notre relèvement et voulait nous achever. La vérité, c'est que Guillaume II, débarrassé de la tutelle bismarckienne et inaugurant sa fameuse « politique mondiale » regardait d'un œil envieux et jaloux notre empire colonial et méditait de nous le ravir par l'intimidation ou par la force. La vérité, c'est que ni ses avances ni ses menaces ne nous firent jamais départir de notre attitude correcte et digne, que la France noble et fière refusa toujours de se laisser domestiquer et enchaîner, docile et plate, comme l'Autriche, au char de son vainqueur. Adieu, dès lors, le projet de domination universelle si longtemps caressé par le « kaiser » et par son peuple.

La vérité, la voilà. En vain diplomates et intellectuels allemands tenteront de prouver le contraire. Leur sophistique ne convaincra personne : on ne prouve pas contre l'évidence. Encore faut-il que nous ne laissions pas dénaturer, à notre préjudice, les faits les plus certains. Notre politique étrangère, toute de franchise et de clarté, fut toujours, suivant un mot célèbre, « le fidèle reflet de la droiture française ». La France n'est donc ni la cause immédiate, ni la cause lointaine de la guerre. Elle n'a pas cessé, durant ces 43 ans, comme le démontre Pierre Albin, d'avoir une « politique pacifique et conciliante ». Elle peut attendre avec confiance le jugement de l'histoire.

Henri Michel

## Comme la Hongrie, la Bohême s'agite

La certitude d'une défaite de l'Allemagne a invité les « intellectuels » de la Bohême, et, parmi eux, plusieurs députés, à demander par pétition à François-Joseph, la formation d'un ministère national tchèque. Voici le texte de la pétition :

« Si le gouvernement veut que l'ordre se rétablisse, qu'il prenne des mesures propres à diminuer la gravité de la situation. Si le gouvernement n'écoute pas nos vœux, s'il ne nomme pas un ministère national tchèque, gage de notre indépendance économique et nationale, les choses pourront tourner au tragique. »

En cas de refus, les Bohèmes passeraient aux rangs de l'ennemi pour assurer le salut de leur pays.

La haine de l'Allemagne se fait jour partout. Le journal *Klas Národní* critique amèrement la politique autrichienne de « servage » envers l'Allemagne. La révolution peut éclater à Prague d'un instant à l'autre.

## La faute rachatée

Tours, 15 Janvier.

Le Conseil de guerre du IX<sup>e</sup> corps chargé d'acquiescer le brigadier Achille M., du 5<sup>e</sup> dragons, qui, ayant volé, en octobre 1911, une somme de 1.100 francs, avait été condamné,

par contumace, en février 1912, à 10 ans de réclusion et à la dégradation militaire. L'inculpé avait, en effet, pris la fuite et s'était engraissé sous un faux nom, à la Légion étrangère. Il se conduisit brillamment au Maroc et fut, au moment de la déclaration de guerre, renvoyé en France sur sa demande. Il va maintenant, suivant son désir, partir pour le front.

## Les Socialistes et la Guerre

Paris, 15 Janvier.  
Le groupe socialiste s'est réuni ce matin au Palais-Bourbon. Il n'a pas été communiqué de procès-verbal à l'issue de la réunion, à laquelle assistaient MM. Sembat et Guesde, ministres français, et Vandervelde, ministre d'Etat belge.  
Ce dernier a fait part d'une proposition des socialistes anglais et belges, concernant la réunion éventuelle des socialistes des Etats alliés pour examiner les conditions dans lesquelles la guerre doit se poursuivre et exprimer leur point de vue sur la guerre.  
Le groupe, en principe, s'est montré favorable à cette proposition, mais aucune résolution définitive n'a été prise.  
Les membres du groupe se sont montrés partisans de la continuation de la guerre jusqu'à complète victoire des alliés.

## AU BALLPLATZ

## Du comte Berchtold au baron Burian

Le retrait du comte Berchtold, ministre des Affaires Étrangères d'Autriche-Hongrie, est un nouveau symptôme, et peut-être plus caractéristique encore que tous les précédents, de l'état de désarroi profond dans lequel est tombé l'empire de François-Joseph.

Ce départ en pleine guerre de l'homme qui dirigeait la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie prouve en effet que, dans les hautes sphères de Vienne, on est de plus en plus désespéré. Les échecs répétés que les Russes ont infligés et qu'ils conti-



Le comte Berchtold

nent d'infliger aux troupes autrichiennes ont créé à l'empire une situation des plus difficiles. D'autre part, la possibilité d'une intervention militaire de la Roumanie et de l'Italie risque d'aggraver de singulière façon ces difficultés de l'Autriche-Hongrie. Le comte Berchtold, qui fut d'ailleurs l'un des auteurs responsables du conflit qui a abouti à la guerre, ne dormait pas évidemment sur un lit de roses au Ballplatz. Il s'en est, soit pour se tirer d'embarras, soit le traditionnel prétexte de « raisons personnelles », soit par lassitude ou dégoût de l'état de servitude à peu près complète dans lequel la diplomatie allemande a placé la diplomatie austro-hongroise.

Son successeur, le baron Burian, se trouve en présence des mêmes difficultés militaires et diplomatiques, en face des mêmes problèmes : il n'aura pas moins de peine à les résoudre.

CAMILLE FERY.

Le comte Berchtold avait été ambassadeur à Pétersbourg. Il avait eu des relations avec le tsar, et avait été considéré comme un homme de confiance de l'empereur. Il avait en outre eu des relations avec le prince de Bismarck, et avait été considéré comme un homme de confiance de l'empereur. Il avait en outre eu des relations avec le prince de Bismarck, et avait été considéré comme un homme de confiance de l'empereur.

Quant le comte d'Ermenthal a quitté les affaires en 1912, c'est le comte Berchtold qui a été appelé au ministère des Affaires étrangères. Le comte Berchtold était considéré comme un homme de confiance de l'empereur. Il avait en outre eu des relations avec le prince de Bismarck, et avait été considéré comme un homme de confiance de l'empereur.

Quant le comte d'Ermenthal a quitté les affaires en 1912, c'est le comte Berchtold qui a été appelé au ministère des Affaires étrangères. Le comte Berchtold était considéré comme un homme de confiance de l'empereur. Il avait en outre eu des relations avec le prince de Bismarck, et avait été considéré comme un homme de confiance de l'empereur.

Quant le comte d'Ermenthal a quitté les affaires en 1912, c'est le comte Berchtold qui a été appelé au ministère des Affaires étrangères. Le comte Berchtold était considéré comme un homme de confiance de l'empereur. Il avait en outre eu des relations avec le prince de Bismarck, et avait été considéré comme un homme de confiance de l'empereur.

## LA GUERRE

### Sur la route d'Arras à Lille

### les zouaves enlèvent à la baïonnette les positions ennemies

### Around de Soissons, la bataille continue. Nous reprenons aux Allemands le village de Saint-Paul.

Paris, 15 Janvier.

Sur la proposition du ministre de la Guerre, le ministre des Affaires étrangères a présenté à la signature du Président de la République un décret conférant la médaille militaire au grand-touche Nicolas, général en chef des armées russes.

Le général Janouchkevitch, chef d'état-major général ; le général Baillou, qui lui est adjoint, et les généraux Rousski et Ivanoff, commandants de groupes d'armées, ont été nommés grands officiers de la Légion d'honneur.

## Communiqué officiel

Paris, 15 Janvier.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

**De la mer à la Lys, combats d'artillerie, quelquefois assez vifs. Nous avons progressé près de Becelaere.**

**Au nord d'Arras, une brillante attaque des zouaves a enlevé à la baïonnette les positions ennemies voisines de la route Arras-Lille.**

**Dans la même région, à la Targette et à Saint-Laurent, ainsi qu'au nord d'Andechy (région de Roye) notre artillerie a pris l'avantage sur celle de l'ennemi (batteries réduites au silence ; deux pièces démolies ; exécution d'un dépôt de munitions ; destruction d'ouvrages en construction).**

**A deux kilomètres au nord-est de Soissons, les Allemands ont attaqué Saint-Paul. Ils y sont entrés, mais nous l'avons repris aussitôt.**

**Dans la région de Craonne et de Reims, violent combat d'artillerie, au cours duquel les batteries ennemies ont été fréquemment réduites au silence.**

**Dans la région de Perthes, dans l'Argonne et sur les Hauts-de-Meuse, rien d'important à signaler. Nous avons détruit les passerelles établies par les Allemands sur la Meuse à Saint-Mihiel, et repoussé dans le bois d'Ally une attaque dirigée contre les tranchées prises par nous le 8 janvier.**

**Dans les Vosges, au sud de Senones, nous avons, dans un vif combat d'infanterie, bousculé les Allemands, coupé leurs réseaux de fil de fer, et combié leurs tranchées.**

**Sur le reste du front, rien à signaler.**

## LA SITUATION

(De notre correspondant particulier)

Paris, 15 Janvier.

Notre effort héroïque et soutenu pour donner de lair à Soissons a échoué. Comme le dit un de nos confrères étrangers dans l'intéressante relation qu'on lira d'autre part, un échec est un échec.

L'état-major français n'a pas cherché à dissimuler ce qui nous encaissions. En cela, il a été fidèle à sa loyale habitude de dire toujours la vérité. Il a bien fait. On n'en est que mieux autorisé à le croire quand il ajoute que l'ennemi n'a remporté qu'un succès local, qui ne saurait avoir aucune influence sur l'ensemble des opérations. En raisonnant de sang-froid, on conçoit parfaitement que notre recul, après une avance splendide, sera momentanée, et ne peut, en aucune manière, fortifier l'ennemi.

Il semble même que c'est le contraire qui doit en résulter. Sur la rive gauche de l'Aisne, où nous sommes inattaquables, nous dominons les Allemands. Ceux-ci auront payé très cher de leur avance, et ils doivent s'attendre à ce que nous les empêchions de soutenir nos troupes engagées, et tout porte à croire qu'ils ne gardent pas longtemps les positions que nous avons dû évacuer.

On aurait tort de s'étonner outre mesure de cet événement, si fâcheux soit-il. Quels que soient la prudence de notre commandement et l'héroïsme de nos troupes, des mouvements de recul sont fatals sur un front aussi étendu, et au cours d'une guerre aussi longue. Celui que nous enregistrons aujourd'hui, avec une peine que nous caissons d'autant moins que la vaillance de nos soldats devint nous assurer le succès, est dû à des circonstances contre lesquelles la volonté humaine ne peut rien.

Aujourd'hui, les circonstances ont servi les Boches. Notre tour viendra, et il viendra plus tôt que ne le pensent nos ennemis.

MARIUS RICHAUD

## Les combats autour de Soissons

### Un échec glorieux

Le *New-York Herald* publie le récit suivant des combats violents dont le Soissonnais est le théâtre :

Du front de l'Aisne, 14 Janvier.

La rude bataille qui se poursuit sur un front large de 15 kilomètres contre la charnière des positions allemandes du Soissonnais est finie, mais n'est pas close. Si devant les conditions climatiques défavorables, les Français n'ont pas voulu s'engager à fond, ils ne sont nullement épuisés et attendent qu'une décade de l'Aisne pour reprendre l'attaque.

La vallée de l'Aisne, de Soissons à Celles, décrit un arc de cercle. Sur la rive droite, un plateau en éventail domine le fleuve. Ce plateau est creusé de trois profonds entonnoirs : l'un à Cuffies, le deuxième à Béthune, de Croy à l'est et faisant face à la côte 132, monte la route de Maubeuge, qui traverse le plateau de Perrière. Enfin, dans la troisième dépression du plateau, à Chivres, serpente la route de Vregny, qui rejoint celle de Maubeuge sur le plateau de Perrière.

De Cuffies à Croy, le plateau, entre les deux crêtes, atteint les côtes 136 à l'ouest et 132 à l'est. Une route à lacets s'escalade de front ; c'est la route nationale de Béthune. De Croy à l'est et faisant face à la côte 132, monte la route de Maubeuge, qui traverse le plateau de Perrière. Enfin, dans la troisième dépression du plateau, à Chivres, serpente la route de Vregny, qui rejoint celle de Maubeuge sur le plateau de Perrière.

La gauche des troupes françaises a abordé résolument la route de Vregny. Au cours des journées précédentes, elle en avait conquis un à un les lacets et avait atteint une ferme au sommet du plateau. A sa droite, se détachait le sentier d'escalade qui mène à la côte 132, tenu solidement par l'ennemi.

Mardi, une division allemande se rua sur ces troupes qui eurent à soutenir toute la journée de sérieux assauts, tous repoussés. A la fin du jour, les Français tenaient toujours les abords du sentier de l'éperon. Le même jour, celles de leurs forces tenaient Croy s'élançant sur les premiers postes de l'éperon abrupte sur la vallée ; elles traversaient la voie de chemin de fer et grimpaient à l'abri des bois, exactement à l'ouest de la côte 132 ; mais cette région était fortement organisée par l'ennemi. Une contre-attaque vigoureuse faisait reculer les Français sur le plateau, d'où, tenus de très près par leurs adversaires, ils ne purent déboucher le lendemain.

Mais ce jour là, mercredi, une action parallèle s'exerça plus à l'est. Les Français, maîtres du chapelet de villages qui s'élève le long de la route de Croy à Missy-sur-Aisne, essayèrent d'escalader par le Moncel le rebord est du plateau de la Perrière. Violentement canonnés du haut du plateau, ils devaient s'abriter dans le village. Le même fait se produisit à Chivres, où les Français se replièrent devant le feu intense dirigé contre eux de Vregny. Hier, également, le combat reprit contre l'éperon 132 par une attaque allemande sur le chemin, à l'est de la route de Béthune. Cette attaque échoua complètement. Les Français tuèrent là au moins deux cents ennemis, puis, s'élançant à la baïonnette, s'emparèrent de plusieurs tranchées et renouèrent sur leur droite des petits détachements allemands qu'ils capturèrent et dont l'effectif total peut représenter deux compagnies. A midi, ils tenaient le liers du sentier.

Pendant toute cette nuit, les Allemands échouèrent devant Croy, subissant de grosses pertes et laissant des prisonniers. Mais, dans la nuit de mardi à mercredi, l'ennemi avait un groupement différent de ses forces. Il avait renforcé ses troupes à Vregny et, appuyé par une forte artillerie, il débouchait le lendemain dans la vallée de Chivres, d'où sous le poids du nombre, les Français pliaient. Ce petit détachement de renfort, mais le pont provisoire de Missy, emporté par la crue de l'Aisne, ne pouvait pas servir. On le rétablit plusieurs fois. On estime avec raison que sa solidité passagère devait être utilisée pour permettre le repliement des troupes dont la situation était périlleuse du moment où leurs communications étaient si peu assurées. Toutefois, ce repliement découvrait la droite des Fran-

çais. On donna hâtivement l'ordre de reculer la ligne sur tout front : Crouy-Missy. L'artillerie remplit admirablement son rôle et la manœuvre s'exécuta du mieux qu'il était possible.

Aujourd'hui, à la première heure, les Allemands ont occupé les villages de la rive droite de l'Aisne. Malgré leurs efforts, ils n'ont pu passer le fleuve. L'artillerie française balaye la plaine de Veniel, où les Allemands n'ont pu prendre pied. L'avis de tous les officiers est que si la crue n'avait pas empêché les réserves qui guettaient destinées de leur parvenir, les troupes se seraient parfaitement maintenues dans leurs positions de Chivres et que dans quarante-huit heures le succès de Cuffies aurait été poussé jusqu'au sommet de l'éperon.

Un échec est un échec, mais celui-ci est glorieux pour les Français qui guettaient au ciel les premiers signes d'un temps plus favorable à leur belle audace.

## Le bombardement de Soissons

Paris, 15 Janvier.

On lit dans le *Temps* :

Deux cent cinquante réfugiés, venus de Croy et de la région avoisinante, sont arrivés ce matin, à la gare du Nord, et ont été conduits, par huit auto-cars, rue de la Banque et rue du Quatre-Septembre, où ils trouveront un gîte provisoire.

Ils donnent, sur le bombardement quotidien de Soissons, les détails suivants :

Les Allemands dirigent systématiquement leur tir sur les hôpitaux, les ambulances et, en particulier, sur tous les points où des blessés sont recueillis.

Rue du Cort-Lombard, où des femmes exécutaient des travaux pour militaires (linge, reprise, nettoyage, etc.), le bombardement est devenu si violent sur l'atelier, qu'il a fallu l'évacuer.

Les évacués supposent que les Allemands ont toujours des indicateurs spéciaux pour repérer aussi vite les maisons où l'on travaille pour l'armée et où l'on soigne les blessés.

La cathédrale est très éprouvée. En huit jours, on a compté soixante-quinze obus de gros calibre sur l'édifice. On peut dire, d'une manière générale, que les bombardements de Soissons ont beaucoup souffert du bombardement. Néanmoins, la population fait preuve du plus grand courage.

Mme Macherez est toujours à son poste à la mairie, et n'entend point le désertier. Mlle Seillier, infirmière en chef de la Croix-Rouge française, donne également l'exemple de la vaillance française et assure, malgré les difficultés, le fonctionnement de ses ambulances.

Les évacués de Croy gardent la plus entière confiance dans l'issue des opérations engagées dans leur région.

D'autre part, des réfugiés de Compiègne, venus à Paris il y a trois ou quatre mois, demandent à être rapatriés dans leurs foyers.

## Chez les Garibaldiens blessés

Paris, 15 Janvier.

Dès les mois de septembre, tandis que nous luttions déjà les volontaires avaient répondu à l'appel de Garibaldi, la colonie italienne de Paris, en témoignage de reconnaissance et de sincère amitié, fonda pour nos blessés un hôpital que nous fait visiter le président du Comité M. le duc de Cambray, et son distingué collaborateur, M. Sicore, avocat de l'ambassade.

C'est dans une luxueuse maison de santé du boulevard Montmorency, aménagée de la plus moderne façon, que cette formation sanitaire, portant le nom d'hôpital militaire complémentaire du Val-de-Grâce numéro 11, a été aménagée.

C'est, a déclaré aux organisateurs le médecin inspecteur général Favier, un des hôpitaux les plus complets et les mieux agencés que j'ai vus jusqu'ici.

Et cette appréciation vaut tous les éloges, supplée à toutes les descriptions.

Depuis les mois d'octobre, la maison n'a jamais eu moins d'une centaine de blessés qu'on toujours soignés, avec un zèle admirable, le chirurgien docteur Baudet, assisté du docteur Parazoli.

Actuellement, sur un nombre de cent vingt, parmi lesquels un certain nombre de volontaires italiens, victimes des combats des 25 décembre, 5 et 8 janvier.

## Les chemises rouges

Dans le petit pavillon qui leur a été réservé, je suis allé rendre visite à ces braves, dont le courage n'a d'égal que la modestie.

Tous parlent de l'héroïsme de tel ou tel de leur camarade, mais eux, ils n'ont rien fait. C'est à peine s'ils se sont battus. Leur seul désir est de quitter la chemise rouge équivoque d'un glorieux passé dont on les a revêtus à leur arrivée à l'hôpital, pour réendosser la capote bleue de l'infanterie et rejoindre leurs compagnons. D'autres, plus nombreux, se battent encore dans les tranchées de l'Argonne.

Pres de moi, dans son lit, un sous-officier aux tempes déjà grises, semble souffrir atrocement.

« Vous êtes gravement blessé ? » lui demandai-je.

« Ma blessure la plus grave, la voilà, répond-il en empoignant le bord de son matelas. Etre obligé de rester au lit quand il y a tant d'ouvrage à la Gurie, c'est terrible, voyez-vous. »

« Vous étiez du premier combat ? »

« Oui, Bruno et Muraccioli sont tombés à mes côtés. Muraccioli ! Ah ! en voilà un qui a bien su mourir. C'était un Corse, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> zouaves, qui avait été versé chez nous, il était étendu mourant, une balle dans le front, qu'on l'entendait encore crier : En avant les enfants ! Pour la France ! pour l'Italie ! »

« D'après ce que Peppino a déclaré à un de nos confrères du *Secolo*, les Allemands emploient toujours les balles *Dum Dum* ? »

« Ah ! oui, ils s'en servent les... et quand ils n'ont pas de *Dum Dum*, ils tournent leurs cartouches à l'envers, de sorte qu'elles frappent par le gros bout. Un de mes bons camarades, le sergent Landini, atteint à la tête par un de ces projectiles, a eu la boîte crânienne absolument fracassée. En outre, le sergent Levi, a été atteint au genou. Sa blessure est effroyable. »

« Les Allemands, intervint un second blessé, ont un autreengin qu'ils emploient fréquemment depuis quelque temps. Les bombes asphyxiantes. Leur fabrication n'est point compliquée, ils remplissent tout simplement des vieilles boîtes à conserves avec le gaz qui se produit, ils les lancent dans les tranchées. Lorsqu'elles atteignent leur but, il faut fuir, car elles dégagent une telle odeur qu'on risque fort, en restant là, de subir un commencement d'asphyxie. C'est ce qui m'est arrivé. »

## Le combat du 8 Janvier

Voilà maintenant le récit qui nous fut fait de la troisième intervention de la Légion italienne :

Après les combats du 5 janvier, où trois cents de nos frères avaient été tués ou blessés, notre régiment s'était retiré dans le bois de

La Sanitaire, pour prendre un peu de repos et combler ses vides... Le 8 au matin, notre colonel recut du général G. l'ordre suivant : « Prenez un bataillon. Nous sommes fortement attaqués dans le bois de... »

Moins d'une heure après, le régiment entier, sac au dos, fusi à la bretelle, partait pour l'endroit indiqué, situé à cinq kilomètres de là.

L'opération était chahute. Une brigade allemande, composée de deux régiments bavarois et d'un bataillon de chasseurs, soutenue par des mitrailleuses, chercha à encercler un régiment d'infanterie française.

Sur l'ordre du général de faire charge, un bataillon, le deuxième, ayant à sa tête le major Longo, s'élança à la baïonnette.

Après les Garibaldi, dont le nom seul est tout une épopée, il est un homme tout particulièrement vénéré à la Légion italienne, c'est le commandant-major Longo.

Après quelques années passées à la Légion étrangère, ce vaillant officier prit part, comme volontaire, en 1914, à l'expédition de Crète. Ce fut lui qui se chargea de l'instruction des sous-officiers et officiers garibaldiens.

Quand, lors de la première affaire, Poppino s'arrêta la charge d'enlever la première tranchée allemande, il répondit simplement : « Merci de l'honneur, colonel », et à la tête de ses hommes, il se fit dans la mêlée où il fut légèrement blessé, ce qui ne l'empêcha pas d'être encore aujourd'hui à un poste de commandement.

Comme j'allais quitter l'hôpital, cinq blessés nouveaux y arrivèrent. Parmi eux, le lieutenant Oggero.

Dans une tranchée allemande, une mitrailleuse était installée, causant des ravages terribles. A tout prix, il faut la prendre. Le jeune lieutenant s'élança, sauta dans la tranchée, tira toutes les balles de son revolver.

Des Boches sont encore debout qui défendent l'engin. Oggero n'a plus que son pistolet. Il va succomber, mais soudain, à terre, il aperçoit une hache. Il s'en empare, il manie cette arme improvisée avec une telle dextérité, un tel acharnement, que nous ne sommes pas étonnés de le voir, à terre, et les autres, effrayés, se sauvent.

L'héroïque officier s'empare alors du trophée convoité et rentre dans la tranchée avec une blessure à la tête, ce qui, dit-il, est sans importance. — R.

### Dans les Flandres

#### Les Anglais avancent aux environs de La Bassée

Saint-Omer, 15 Janvier. Dimanche après-midi, les Anglais ont attaqué avec impétuosité une position voisine de La Bassée, sur laquelle les Allemands s'étaient fortifiés.

Après avoir préparé le terrain avec l'artillerie, ils se sont lancés à l'assaut, et se sont emparés des tranchées boches. Il s'agit d'un poste stratégique important, dont l'occupation marque un progrès de plus d'un kilomètre.

Une patrouille allemande s'est rendue sans faire la moindre résistance à l'ennemi. Depuis huit jours, a déclaré le capitaine, qui, ayant longtemps travaillé à Lille, connaît parfaitement le français, nous cherchons l'occasion de nous rendre. Nous en avons assez d'ailleurs, dans les tranchées, nous n'avons plus beaucoup de monde, et il ne faudra pas de bien grands efforts pour nous déloger.

#### Les Allemands ont fortifié la côte de Zeebrugge

Amsterdam, 15 Janvier. Le correspondant du Handelsblad à Bruges dit que la côte de Zeebrugge est maintenant fortifiée. Des tranchées ont été créées jusqu'aux maisons de Knocke, qui sont transformées en forts, et garnies de mitrailleuses.

#### L'arrestation du cardinal Mercier

Le Havre, 15 Janvier. On tient de source certaine que le Pape répondant au télégramme du roi Albert vient de lui adresser une dépêche conçue en termes les plus cordiaux, attestant que le souverain pontife ne considère nullement la grave infraction de l'arrestation du cardinal Mercier comme un crime.

#### Le cardinal est toujours prisonnier

Le Havre, 15 Janvier. Le cardinal Mercier est toujours en état d'arrestation. De source absolument sûre, nous pouvons affirmer, dit le XX<sup>e</sup> siècle, que le cardinal ne peut quitter le palais archiepiscopal, et qu'une garde allemande est établie devant le palais. Il est donc aux arrêts.

### En Allemagne

#### La sortie de l'or est interdite

Copenhague, 15 Janvier. Les mesures prises par les autorités allemandes contre la sortie de l'or s'appiquent, d'une façon de plus en plus rigoureuse. Non seulement les monnaies, mais les menus objets d'or dont sont porteurs les voyageurs sont saisis par la douane contre remise de billets.

#### La disette de blé

Berne, 15 Janvier. Selon une note de la Gazette de l'Allemagne du Nord, un grand nombre de boulangers s'obstinent à ne pas fabriquer du pain, le gouvernement a émis à 10 % la quantité de fécule à ajouter à la farine de seigle.

#### Pour se procurer du cuivre

Rotterdam, 15 Janvier. D'après la presse hollandaise, le Journal de l'Industrie du Sucre, paraissant à Magdebourg, annonce que l'Allemagne pour le Nord de la France ont cessé de fonctionner. Tous les appareils en cuivre ayant été envoyés en Allemagne pour confectionner des cartouches.

Selon le même journal, les batteries récolées en France sont envoyées en Allemagne.

Bale, 15 Janvier. Selon des informations de presse, les Allemands paient un centime par douille tirée sur le champ de bataille et rapportée à l'administration militaire.

### L'Action russe

#### Communiqué officiel russe

Pétrograde, 15 Janvier. L'état-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant :

Pendant la dernière journée, notre progression sur la rive droite de la Vistule inférieure s'est poursuivie. La cavalerie ennemie opérant en cette région fut repoussée et abandonna Serpety aux mains de nos avant-gardes.

Sur les autres fronts, on signale seulement un duel d'artillerie, ainsi que des reconnaissances de nos éclaireurs. Partout notre feu repoussa facilement, sur la rive gauche de la Vistule, diverses attaques locales des Allemands.

En certains endroits du front autrichien, l'ennemi a tenté de canonner nos positions avec de grosses pièces, mais le feu de nos batteries réduisit vite au silence l'artillerie autrichienne.

#### Un aviateur allemand bombarde Varsovie

Copenhague, 15 Janvier. Un aviateur allemand a lancé deux bombes sur Varsovie, causant des dégâts, notamment dans la rue Moskowskij.

#### La nouvelle tentative allemande est vouée à un échec certain

Londres, 15 Janvier. Le correspondant du Times à Petrograde télégraphie qu'il semble à peu près certain que la ligne de la Zouza a été dégarée de troupes allemandes. Par contre, les attaques contre le corps russe qui protège les positions de Havka de chaque côté de la ligne de chemin de fer qui va de Varsovie vers Skierniewice à l'est continuent ininterrompues.

On suppose que l'ennemi, reconnaissant son impuissance à s'emparer de la voie ferrée allant de Sochaczew à Varsovie, cherche à s'emparer de la ligne de chemin de fer qui va de Varsovie vers Skierniewice à l'est continuent ininterrompues.

#### En prévision du siège de Cracovie

Amsterdam, 15 Janvier. Selon la Vossische Zeitung, le prince Czartoryski, en prévision du siège de Cracovie, a envoyé à Dresde les objets d'art les plus précieux de sa collection exposée au musée Czartoryski.

On remarque dans cette collection des chefs-d'œuvre de Raphaël et de Rembrandt, et des tableaux de nos maîtres français et flamands.

#### Les Russes dans les Karpates

Genève, 15 Janvier. On mande d'Ungvar 12 courant à la Tribune de Genève : Dans leur marche vers Hajasad, les Russes ont exécuté un mouvement tournant forçant ainsi les Autrichiens à leur laisser le passage libre dans toute la contrée jusqu'à Uzok, où ils se sont retranchés.

#### Le nouveau plan allemand à l'Est

Londres, 15 Janvier. Le correspondant spécial du Daily News à Petrograde télégraphie le 13 dit que le maréchal de Hindenburg hésite certainement au sujet de sa future action en Pologne.

On croit à Petrograde que le prochain grand effort de l'Allemagne dans l'est sera pas dans la Pologne centrale, où les Allemands se borneront à une défensive passive, soutenue par des contre-attaques sur certains points.

Le plan que l'Allemagne envoie trois corps d'armée aux Autrichiens pour entrer une nouvelle invasion de la Serbie, a sans doute été répandu pour inciter les Russes à d'autres dispositions actuelles. Il est infiniment plus probable que les grosses forces allemandes, qui se réunissent en ce moment dans la zone autrichienne, doivent servir à former de nouveaux corps dans les Karpates, en vue d'essayer une quatrième fois d'enlever la Galicie occidentale.

### L'Italie et la Guerre

#### Le peuple manifeste à Milan en faveur de l'intervention

Milan, 15 Janvier. A la suite de conférences très suivies faites sur la question de l'intervention de l'Italie en faveur de la Triple-Entente, les assistants se sont réunis, le 10 janvier, pour aller manifester devant le consulat d'Autriche-Hongrie.

Les manifestants se sont alors dirigés vers les consuls de Belgique, de France et de Russie, devant lesquels ils ont témoigné, par des appels répétés, leurs sympathies à la cause des alliés.

#### Les catholiques ne sont pas pour une neutralité absolue

Milan, 15 Janvier. Le comte della Torre, l'un des chefs autorisés du parti catholique, a déclaré récemment dans une réunion que les catholiques étaient pour la neutralité, mais non point pour une neutralité absolue. Les catholiques doivent s'inspirer des intérêts supérieurs de la Patrie. La neutralité n'est admissible que tant que les intérêts supérieurs de l'Italie ne paraissent point menacés.

### Dans les Balkans

#### L'Intervention de la Roumanie

##### L'entente avec l'Italie

Paris, 15 Janvier. On s'est fréquemment demandé s'il existe un accord entre les gouvernements de Rome et de Bucarest en vue d'une action concertée contre l'Autriche.

Cet accord paraît actuellement consister en ceci : la Roumanie déterminera elle-même l'instants de son entrée en scène, et l'Italie devra peu après.

#### La mission de M. Ghenadiev à Rome

Rome, 15 Janvier. On mande de Bucarest au Courrier della Sera que le voyage de M. Ghenadiev à Rome aurait pour but de rassurer la Pologne d'une façon aussi précise que possible sur l'attitude probable de l'Italie dans un avenir prochain.

Le cabinet de Sofia désire, avant de commencer une série de négociations nouvelles, connaître les intentions actuelles du cabinet de Rome, et envisager toutes les conséquences de certaines éventualités.

### Les relations turco-grecques se tendent chaque jour

Dédagatch, 15 Janvier. La Commission turco-grecque travaillant à Constantinople depuis six mois pour trouver un terrain d'entente en vue de la compensation des biens des réfugiés respectifs des deux pays, a définitivement rompu ses travaux apparemment sur des instructions du gouvernement hellénique.

La continuation des travaux de cette commission devenant difficile à la suite des nouvelles expulsions en masse des Grecs de l'Asie-Mineure, la commission n'a pu, de ce côté, d'un autre côté, ni établir un terrain sûr, que le sous-officier grec D. Franghaki, condamné à mort sous prétexte d'espionnage, n'aurait pas été jugé par la Cour martiale, sa condamnation n'aurait été prononcée par le gouvernement turc.

En conséquence, la Sublime-Porte a définitivement rompu, d'abord pour l'irrégularité de la condamnation, et ensuite pour sa mauvaise volonté, prétendant l'impossibilité d'anuler la sentence de la Cour martiale pour refuser l'acquiescement de l'innocent.

### En Autriche

#### La démission du comte Berchtold

Genève, 15 Janvier. La Tribune de Genève publiera demain matin une importante lettre de son correspondant particulier sur les raisons de la démission du comte Berchtold, qui lui faudrait rechercher entièrement dans le fait que « Zartka est un gros homme, était partisan déterminé de la paix ».

Elle révèle l'existence d'un document daté du 26 janvier 1913, prouvant que l'archiduc héritier avait fait des démarches auprès du gouvernement bavarois, pour s'assurer son concours en cas de guerre, et la participation de ce corps d'armée régulière à l'expédition en Serbie, qui était complètement déterminée de la paix.

Ces démarches avaient été conseillées par Guillaume lui-même. Le comte Berchtold avait refusé de s'associer de façon directe au pacte avec la Bavière, il fut un premier offre de démission, repoussée par François-Joseph. Celui-ci envoya une lettre d'excuses au comte, selon son conseil, et l'assura de ses sentiments pacifiques.

Par la suite, le comte s'opposa au projet de voyage de l'archiduc en Bosnie, ce qui faillit amener une nouvelle crise. Après l'attentat de Sarajevo, son influence ne réussit pas à empêcher le comte de partir belliqueux. Il fallut toutefois la défaite autrichienne en Serbie, et l'opposition ferme du comte à l'envoi d'une nouvelle armée en Serbie, pour amener sa retraite définitive.

#### L'opinion en France

Paris, 15 Janvier. Un de nos confrères constatant que le comte Berchtold n'a pas eu le courage de la politique qu'il se faisait sous son nom, écrit : « Il prêtait jusqu'au bout son nom à une politique d'agression systématique. L'histoire ne nous en a pas donné un exemple récent par absence et complaisance. Notre confrère considère que son départ n'est pas un message de paix ».

L'Echo de Paris dit que la postérité sera dure pour M. Berchtold. Parlant de son successeur, il écrit : « Il est logique de supposer que le baron Burian, ministre des Affaires Etrangères, préférera une politique qui puisse faciliter l'accord des Magyars, aux complications des alliances, soumise à la monarchie, ses anciens administrés. Comme toutes les alliances qui se heurtent à des sentiments profonds, cette alliance ne serait durable que si elle était basée sur un accord, mais non pas contre l'Allemagne à l'empereur François-Joseph se proclame indissolublement lié. L'Echo de Paris analyse l'attitude de M. Berchtold, et dit qu'il croit à la possibilité d'une guerre préventive de l'Allemagne contre l'Italie ».

L'Humanité dit : « La crise de la Ballplatz marque ainsi à la fois un aveu de la faillite de la diplomatie allemande et le début d'une nouvelle tentative de courir l'aventure qui débute à la fin de la guerre. Jusqu'à la chute finale, jusqu'au châtiment mérité ».

Dans le Figaro, M. Hanotaux dit : « Le comte Berchtold est le bouc émissaire des fautes commises par les gouvernements allemands, et les fautes commises par la politique souveraine ait jamais commises, mais, dans le cas de victoire, bien improbable, il ne laisse après lui aucun moyen de les réparer. C'est un commencement de fin, ou plutôt un commencement de fin, qu'une Europe nouvelle surgit, l'Europe des nationalités, la première victoire de l'humanité, le premier résultat, le premier pas vers la paix durable et définitive. La politique des alliances n'auroit pas été vain. La chute de M. Berchtold marque le début de la fin de la guerre, et le début de la reconstruction de la paix durable et définitive. Le comte Tizza, homme de confiance du kaiser ».

#### L'impression en Allemagne

Amsterdam, 15 Janvier. Les journaux allemands consacrent de longs articles à la démission du comte Berchtold, ils font l'éloge de son activité, et ajoutent tout particulièrement sur sa loyauté envers l'Allemagne.

Le Lokal Anzeiger dit : « Ce ne sera pas avant la fin de la guerre que nous serons à même d'apprécier le mérite de tout ce que le comte Berchtold a fait pour l'Allemagne, mais, si fertiles en conséquences ».

Amsterdam, 15 Janvier. Au sujet de la démission du comte Berchtold, le Berliner Tageblatt écrit : « Nous ne pouvons parler qu'avec réserve des raisons qui ont entraîné la démission de Berchtold, et des conséquences politiques qui peuvent résulter de cette démission. Mais nous pouvons faire mention du fait que le comte Berchtold a été un homme de questions, par exemple au sujet de l'attitude de l'Autriche envers l'Italie, s'opposait à une politique de compromis. Sa démission peut, dès lors, constituer un premier pas vers la diminution des difficultés actuelles ».

#### L'impression en Italie

Rome, 15 Janvier. La démission du comte Berchtold a provoqué une réelle surprise à Rome. Les journaux appellent cet événement, depuis qu'il succéda à M. d'Essentia, le comte Berchtold, à plusieurs reprises, et pour diverses raisons, sa démission à l'empereur, qui la refusa tout d'abord.

Le fait que François-Joseph s'est décidé à l'accepter, à un moment aussi grave, semble prouver que la politique étrangère de la monarchie de Habsbourg est arrivée à un moment décisif.

Les journaux du soir se livrent à des suppositions fort diverses sur les causes immédiates et les effets probables de la retraite du ministre des Affaires Etrangères autrichien. L'impression dominante est que l'arrivée aux Affaires de M. Burian, ami du comte Tizza, signifie que la politique concertée des Affaires Etrangères austro-allemandes, vient de recevoir un coup mortel. Le clou de la situation se trouve maintenant dans l'accord ou le désaccord entre Budapest et Berlin.

de la Guerre et de l'Intérieur, est décidé à faire connaître toute la vérité à la population, afin de prendre des mesures importantes pour éviter la catastrophe qui menace la monarchie.

Cette nouvelle est d'autant plus sérieuse, qu'elle est considérée comme officieuse et connue dans tous les milieux politiques.

### L'Aggression turque

#### Communiqué officiel russe

Pétrograde, 15 Janvier. L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant :

En vue de donner une juste compréhension de nos opérations dans Lazexbadjan pendant ces derniers jours, l'état-major estime qu'il est nécessaire de dire que le commencement d'une action décisive dans la région principale de ce théâtre de la guerre a naturellement imposé un nouveau groupement de nos forces. Ce nouveau groupement a eu lieu, non pas sous la pression de l'ennemi, mais pour l'exécution du plan qui avait été indiqué à nos troupes.

Au cours de cette opération, aucune action importante, nous n'avons pas évacué Lazexbadjan, mais avons un dispositif correspondant davantage à la situation nouvelle.

#### Les opérations de la flotte russe

Pétrograde, 15 Janvier. La Marine fait le communiqué officiel suivant : L'escadre russe de la mer Noire ayant rencontré les croiseurs turcs Breslau et Hamidieh a ouvert le feu sur ces bâtiments, leur causant de graves dommages.

L'escadre russe a ensuite exploré les baies de Sinope, de Trabzon, et de Platane. Elle a incendié ou détruit un grand nombre de navires et de constructions ennemis et bombardé le port de Khopa.

#### Les Turcs dans le Liban

Genève, 15 Janvier. Le Journal de Genève reproduit une information du Caire, annonçant qu'une première rencontre a eu lieu entre les troupes turques et la population libanaise à Zartka. Une autre information du Daily Mail, également du Caire, dit que les autorités militaires turques envoient de force les habitants du nord du Liban à Zartka.

Zartka est un gros bourg du district de Batroun, qui se trouve à une demi-heure de distance au-dessus de Tripoli. Il ne fait qu'un avec Eldeh, patrie de Joseph Karam, le héros libanais bien connu. Le district de Batroun est uniquement peuplé de Maronites et c'est là que se trouve actuellement le patriarche, Mgr Hoyek, dans sa résidence de Saint-Jean-Mar.

Certaines informations de sources sérieuses portent le chiffre de l'armée d'occupation du Liban à 40,000 soldats.

#### Les réserves de l'Allemagne

Paris, 15 Janvier. A l'occasion des récents débats qui ont eu lieu au Parlement britannique, le colonel Repington critique l'attitude du gouvernement anglais, qui a refusé de développer devant la Chambre des Lords les mesures qu'il a prises ou qu'il compte prendre pour faire face aux éventualités et assurer une heureuse issue de la crise actuelle.

Il estime que le peuple anglais a droit à la vérité, et qu'il doit connaître toute l'étendue de l'effort nécessaire. Le chiffre des réserves de l'armée observées par le gouvernement anglais ne sont pas en harmonie avec les précédents parlementaires, et il rappelle la franchise de Pitt, qui, le 13 avril 1802, ne craignit pas de dire aux Communes qu'il y avait 124 régiments et soldats de milice sous les armes, et 400,000 volontaires, et s'en trouva bien.

Après avoir affirmé à nouveau que l'Allemagne n'a pas de réserves de millions d'hommes, dans lequel elle peut puiser, le colonel Repington insiste sur l'utilité d'une étroite coopération entre les alliés, une réunion des différents états-majors, où seront discutés les moyens de mettre en campagne est indispensable.

Ce n'est pas tout, et la critique militaire de l'Allemagne sera, dans la mesure de la possibilité, dirigée par l'Angleterre, d'établir le service obligatoire.

### La Guerre aérienne

#### L'Allemagne demande des aviateurs

Genève, 15 Janvier. Le Secolo, de Milan, annonce que les usines de Johannisthal, près de Berlin, demandent à des pilotes allemands, des aviateurs à des conditions avantageuses.

#### Sur Mer

#### Deux sous-marins allemands tentent d'attaquer Douvres

Douvres, 15 Janvier. Douvres a été réveillé brusquement à minuit par le bruit d'une canonnade. Des informations recueillies, il paraîtrait que la vigie sur la digue à l'entrée du port avait signalé un sous-marin ennemi et immédiatement les canons ouvrirent le feu sur le sous-marin qui aurait disparu dans l'obscurité.

Un second sous-marin aurait été également signalé hier soir à l'entrée du port. Il aurait aussi disparu après avoir essayé quelques coups de canon.

Le bruit, qui couru que les deux navires avaient été coulés, mais il fut démenti plus tard.

## Le Tremblement de terre d'Italie

### Les victimes

Rome, 15 Janvier. Le roi et sa suite sont rentrés à Rome par train spécial, à 9 heures du soir. Le roi avait fait attacher son train spécial trois wagons, dans lesquels il avait fait placer 40 blessés gravement atteints, dont trois ont mouru pendant le voyage.

Selon les premières évaluations approximatives rapportées par la Tribuna, le total des victimes du tremblement de terre serait de 23,000 à 25,000.

Le même journal annonce qu'un certain nombre de membres du corps diplomatique se sont rendus à la Consulta, et ont présenté, à M. Sonnino, leurs condoléances.

Le Messagero dit que, d'après les premières constatations, 11,000 personnes seraient ensevelies à Avezzano. A Capodaccia, toutes les maisons sont inhabitables. L'église s'est écroulée. La population campe sur la neige.

On a retiré des décombres vingt morts, et l'on craint qu'il n'y ait encore trente décès. Les débris des maisons sont ensevelies sous les débris de ruines sous lesquelles il y a des centaines de morts. Sur 900 habitants, trente seulement ont échappé à la mort.

A Aguzzano-de-Marsi, on compte 1,200 morts. A Capelle-de-Marsi est également détruit. Il y a plus de 1,200 victimes. San-Benedetto est aussi détruit, 3,000 personnes, y compris le roi, ont péri. La population, sont ensevelies sous les ruines.

Sont également détruits Ortuocchio et Gioia-de-Marsi, qui comptaient respectivement 2,400 et 3,500 habitants.

A Pescara, le nombre des morts est évalué à 4,000, soit la moitié de la population.

### Les secours

Avezzano, 15 Janvier. M. Ciuffelli, ministre des Travaux Publics, est arrivé à 10 h. 25 du soir. Il a été reçu par le sous-secrétaire d'Etat, M. Visocchi, et par les hauts fonctionnaires du ministère. Le train qui devait reconduire le roi à Rome se trouvant en gare, M. Ciuffelli est monté dans le wagon royal, et en un court espace de temps avec le souverain, qui avait précédemment conféré avec les députés Bissolati, Chiaravichio et Celli.

Après le départ du souverain, M. Ciuffelli a organisé le service de secours, non seulement pour Avezzano, mais encore pour les environs, d'où des nouvelles graves continuent à arriver.

Le ministre passa la nuit dans un wagon. Il commença, demain, sa visite à l'intérieur du pays. Avezano, 15 Janvier. De nombreux médecins sont arrivés. Ils organisent les hôpitaux.

Le sauvetage se poursuit, entravé par de grandes difficultés provenant de l'amoncellement de décombres. Au lycée de filles, 150 élèves furent ensevelies. Les sauveteurs n'ont pu, jusqu'à présent, retirer qu'une vivante et les cadavres de deux autres.

MM. Eissolati, Chiaravichio, Fedoroni, Celli, Mescolantonio, députés, sont arrivés pour rendre compte de l'état des ruines accumulées.

Toutes les voies ont disparu, on ne distingue plus que la place principale. Le beau temps facilite les travaux de sauvetage effectués par la troupe.

Le bégaiement de la neige, néanmoins, les travaux ont continué. L'abandon des soldats, dont beaucoup travaillent depuis vingt-quatre heures, est déplorable.

Il se confirme que le chiffre des morts représente la dixième partie de la population. On a retiré encore quelques cadavres des décombres. En plusieurs endroits, on entend des gémissements. Les travaux de sauvetage sont concentrés sur ces points.

On procède à l'ensevelissement des cadavres qui commencent à exhaler des émanations insupportables. Le ministre des Travaux Publics Ciuffelli a parcouru longuement les décombres et en particulier les lieux où les travaux sont le plus activement poussés. Il a donné des instructions pour les continuer.

### Le Pape visite les blessés

Rome, 15 Janvier. Hier après midi, le Pape a visité des blessés du tremblement de terre soignés à l'hôpital près du Vatican. Le Souverain Pontife était accompagné de cardinaux et par son secrétaire. Une édition spéciale de la Concordia dit que les lignes de sa prédication, était une lutte loyale, le devoir de tout chrétien sera de se tenir sur la ligne du champ clos et de garder l'épée libre.

Le Pape a laissé, au cours de sa visite, des secours pour les blessés.

Rome, 15 Janvier. L'Observatore Romano écrit que le Pape, en se rendant à l'hôpital pontifical de Santa-Maria, pour visiter les blessés, est passé par la loge Raphaël, les salles ducale et royale, et par l'escalier du sacrement. Il est descendu à la basilique. Il est ensuite entré dans la Canonica basilique, d'où il s'est rendu à l'hôpital.

Les journaux discutent sur le point de savoir si le Pape est sorti du Vatican. La Tribune est d'avis que, mais elle remarque que ce fut pour se rendre à travers un monument qui est encore sa propriété, dans une possession du Saint-Siège.

Le Giornale d'Italia estime que l'événement n'est pas dépourvu de signification. Elle rappelle qu'à l'occasion du tremblement de terre de la Calabre, Pie X ne se rendit pas à Santa-Maria, où les blessés ne furent visités que par le cardinal secrétaire d'Etat.

On peut encore ne pas admettre, ou douter, dit le Giornale d'Italia, que le Pape soit sorti du Vatican, mais il reste ce que, mal par la nuit, a négligé les nuances juridiques et politiques.

Rome, 15 Janvier. Le fait que le pape s'est rendu à l'hôpital Santa-Maria a été très gros pour quelques journaux et marchands qui, par la partie du pape sortant du Vatican et bouleversant ainsi la question romaine.

En réalité, l'entourage du Vatican déclare l'incident sans aucune importance. La préséance, et dit que la démarche du pape était toute naturelle, étant donné la situation et la destination de Santa-Maria.

En effet, cet hôpital est situé au flanc de la basilique de Saint-Pierre, du côté opposé au palais du Vatican. L'hospice est réuni à Saint-Pierre par une passerelle couverte et fermée à la fin de la nuit. Le pape s'est fait y recueillir les blessés, et se proposait d'aller les voir lui-même sans sortir de son palais. Mais les cholériques ne purent pas être transportés à Santa-Maria, et Léon XIII n'eût pas eu l'occasion de donner suite à son projet.

En principe, donc, et selon la lettre des traités, Santa-Maria peut être considérée comme un dehors du Vatican, et le pape y a dit, mais en fait, c'est une propriété du pape, réunie à Saint-Pierre, et dans laquelle qui se rend sans sortir en plein air et sans être vu.

Tous les commentaires ne sont donc que bavardages et bourdonnements. Au surplus, Benoît XV n'a pas plus l'intention de reculer la question romaine par un aussi petit incident que Léon XIII en faisant construire Santa-Maria.

### Les condoléances

Paris, 15 Janvier. Dès qu'il a eu connaissance du tremblement de terre survenu en Italie, le président de la République a adressé au roi d'Italie un télégramme lui exprimant ses condoléances et ses sympathies pour les victimes de cette catastrophe.

Rome, 15 Janvier. M. Barrère a présenté, au ministre des Affaires Etrangères, les condoléances du gouvernement de la République, au sujet de la catastrophe du tremblement de terre en Italie.



